
M A N U S C R I T

LETTRES D'AMOUR À STALINE

de Juan Mayorga

Traduit de l'espagnol par Simon Diard

cote : ESP09N807

Date/année d'écriture de la pièce : 1998
Date/année de traduction de la pièce : 2009

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Les droits de Juan Mayorga pour la France et la francophonie
sont représentés par Irène Sadowska Guillon
17, rue du Dr Paul Brousse – 75017 Paris
tel : 01 46 27 46 30

Traduction réalisée dans le cadre de l'atelier de traduction du département Ecriture de l'ENSATT, dirigé par Denys Laboutière (2007-2008) et Eloi Recoing (2008-2009), et accompagnée par Christilla Vasserot (2007-2009). Merci à Juan Mayorga, Christilla Vasserot, Denys Laboutière, Eloi Recoing et Enzo Cormann.

Titre original : *CARTAS DE AMOR A STALIN*

A mon fils Miguel

Chez les Boulgakov. Là où il écrit.

1

Boulgakov écrit. Jusqu'à ce qu'il remarque que sa femme le regarde. Elle lui caresse la main avec laquelle il écrit.

Boulgakova- Tu sais à quel point j'ai désiré ce moment ? Tu ne l'avais pas fait depuis des mois. Plus rien depuis *Cœur de chien*. Qu'est-ce que c'est ? Une comédie ?

Boulgakov fait signe que non.

Un roman ? La deuxième partie de *La Garde blanche* ?

Boulgakov fait signe que non.

Un poème ?

Boulgakov- Une lettre.

Boulgakova- (*Déçue*) Une lettre ?

Boulgakov- Tu veux que je te la lise ?

Boulgakova- Tu sais que j'aime être la première à connaître tes textes. Une lettre c'est autre chose, bien sûr. En te voyant avec la plume sur le papier, j'avais cru... Mais tu es revenu t'asseoir ici, c'est ce qui importe. L'important, c'est que tu sois revenu à l'endroit où tu as écrit *L'Appartement de Zoïka*. Mais oui, lis-la moi, ta lettre.

Boulgakov- (*Lisant*) « Cher camarade : Ma pièce *La Fuite*, dont la première était prévue pour septembre prochain, a été interdite pendant les répétitions. Les représentations de *L'Ile pourpre* ont été interdites. Interdit *Les Jours des Tourbine*, après trois cents représentations.

Interdit *L'Appartement de Zoïka*, après deux cents représentations. Ainsi donc, mes quatre pièces de théâtre se trouvent interdites. L'édition de mes récits a été interdite, de même qu'ont été interdits mes essais. Interdite la lecture publique des *Aventures de Tchitchikov*. Interdite la publication de mon roman *La Garde blanche* dans la revue *Rossia*. Je n'ai pas la force de vivre dans un pays où je ne puis ni faire jouer ni publier mes pièces. Je m'adresse à vous pour vous demander que l'on rende sa liberté à l'écrivain que je suis (*Pause*) ou que l'on m'expulse de l'Union Soviétique avec mon épouse ».

Pause.

Boulgakova- Nous, quitter la Russie, Mikhaïl ?

Long silence. Boulgakov ne répond rien.

Tu crois vraiment que nous pouvons vivre dans un autre pays ? Nous ne pouvons pas. C'est notre ciel, notre langue, les nôtres...

Long silence. Boulgakov ne répond rien.

Je sais bien qu'ils ont tous l'air d'avoir changé, que ce n'est plus le pays où nous sommes nés, mais ici, dans cette maison... Quoiqu'il arrive là dehors, nous, toi et moi, nous pouvons être heureux ici, ensemble.

Long silence. Boulgakov ne répond rien.

L'important, c'est que nous soyons ensemble. N'importe où, Mikhaïl, où tu voudras, du moment que nous sommes ensemble.

Elle le touche amoureusement. Il lui embrasse les mains.

Boulgakov- « Signé : Mikhaïl Boulgakov. Moscou, juillet 1929 ».

Pause.

Boulgakova- A qui tu l'adresses ?

Boulgakov- A Staline.

Pause.

Boulgakov lit une lettre à sa femme. Maladroitement, elle lui reprise une chemise.

Boulgakov- « Cher camarade : Au cours des dernières années, j'ai comptabilisé trois cent un articles sur moi dans la presse soviétique. Trois étaient élogieux ; deux cent quatre-vingt dix-huit, injurieux. « Boulgakov est un chien qui fouille dans les ordures », ainsi me qualifie la revue *Izvestia*. Le journal *Komsomolskaïa* me traite de « bourgeois qui lance des crachats empoisonnés, mais impuissants, sur la classe laborieuse ». Tous mes travaux ont eu droit aux commentaires corrosifs du journal *Pravda*. J'ai même été insulté dans *L'Encyclopédie Soviétique*. Toute la presse soviétique, et avec elle toutes les institutions chargées du contrôle du théâtre, s'efforcent de démontrer que je ne puis vivre en Union Soviétique... ». (*Il interrompt sa lecture*) Tu peux arrêter ça ? Tu peux faire attention à ce que je dis ?

La femme arrête ce qu'elle faisait.

Boulgakova- Je t'écoute. Je t'ai écouté tout le temps.

Boulgakov- J'ai besoin de plus que ça. Ce dont j'ai besoin... Pourquoi Staline ne répond-t-il pas à mes lettres ? Tu peux me le dire ? Qu'est-ce que je fais mal ?

Silence.

Boulgakova- C'est toi l'écrivain. Tu connais l'effet des mots sur les gens. Comment est-ce que Staline va réagir à une phrase comme celle-ci ? (*Elle lit*) « Toute la presse soviétique, et avec elle toutes les institutions chargées du contrôle du théâtre, s'efforcent de démontrer que je ne puis vivre en Union Soviétique ». Comment est-ce que Staline va réagir à ces mots ?

Boulgakov ne le sait pas. Silence.

Si seulement je pouvais t'aider. Je ne connais pas Staline. Je n'ai jamais été plus proche de lui qu'à la première des *Jours des Tourbine*. Il m'a serré la main. La seule chose que je me rappelle de lui ce sont ses mains. La manière qu'il avait de remuer les mains.

Elle essaie d'imiter la manière qu'avait Staline de remuer les mains. Pause.

Si ça peut t'aider, je veux bien... imaginer que je suis Staline et réagir comme il réagirait à ta lettre. Je peux me mettre à sa place.

Boulgakov- Toi, te mettre à sa place ? Toi à la place de l'homme qui a interdit mes textes ?

Boulgakova- Si ça peut t'aider...

Boulgakov- Il a presque rendu fou notre ami Zamiatine. Il a fait fusiller Pilniak. Il a poussé Maïakovski au suicide.

Boulgakova- Je veux t'aider.

Boulgakov- En te mettant dans la peau de cet homme que je déteste ? Que tu détestes.

Boulgakova- De toutes mes forces, je le déteste. Mais même les hommes les plus détestables croient avoir des raisons de faire ce qu'ils font. Et toi, Mikhaïl, tu dois trouver ces raisons. Tu dois trouver ses raisons pour les retourner contre lui.

Boulgakov hésite.

Boulgakov- Ça ne marchera pas. Tu connais sa manière de remuer les mains c'est tout. Ce qu'il est vraiment, qu'est-ce que tu en sais ?

Boulgakova- Sers-toi de ton imagination. Imagine que je suis Staline.

Boulgakov- Tu es la femme que j'aime. Comment tu veux que j' imagine... ?

Mais elle cherche déjà dans son corps celui de Staline. Sans conviction, Boulgakov accepte.

C'est d'accord, jouons un instant. Supposons que tu es Staline.

Boulgakov écrit. Elle essaie de lui jouer les réactions de Staline.

J'ai sous les yeux une lettre du Comité Central du Théâtre. On m'y refuse le droit de faire jouer ma dernière pièce, *L'Ile pourpre*. En deux lignes, un travail de plusieurs années est enterré. Je ne puis écrire un mot de plus sans m'interroger : tout ce que j'écrirai dans le futur est-il condamné d'avance ?

Silence. Sceptique, Boulgakov attend la réaction de sa femme. Elle hésite ; elle cherche une attitude, un ton.

Boulgakova- Camarade Boulgakov...

Boulgakov fait signe que non, parodie l'attitude, le ton de sa femme : « Camarade Boulgakov... ». Il lui indique une autre attitude, un autre ton : « Camarade Boulgakov... ». Elle réessaie.

Camarade Boulgakov... Avez-vous conscience... ? (*Elle se reprend ; elle cherche une autre attitude, un autre ton*) Avec *L'Ile pourpre* vous êtes allé trop loin. Même votre ami Zamiatine n'a pas osé le faire.

Boulgakov- Staline ne dirait jamais une chose pareille. « Même votre ami Zamiatine n'a pas osé le faire ». Staline ne me comparerait jamais au pauvre Zamia...

Boulgakova- (*L'interrompant*) Le Comité Central du Théâtre a qualifié *L'Ile pourpre* de pamphlet contre la Révolution.

Pause. Boulgakov écrit.

Boulgakov- Je n'ai pas écrit *L'Ile pourpre* contre la Révolution, mais précisément contre le Comité Central du Théâtre... Le Comité n'est pas la Révolution, mais l'assassin de l'esprit

créateur. Son objectif est... son objectif est de former des artistes terrifiés et serviles... C'est pour cela qu'il me prend pour cible. Parce que pour Mikhaïl Boulgakov la lutte contre la censure constitue le plus grand devoir d'un artiste. Un artiste pour qui la liberté n'est pas un besoin devient pareil à un poisson qui peut se passer d'eau.

Boulgakova- Vous cherchez à m'impressionner avec des métaphores aussi démodées ? Vous croyez m'émouvoir avec la rhétorique miteuse du vieux Gogol ? Boulgakov, je suis un homme pratique. Allons droit au but. Ce sont vos propres confrères, écrivains patriotes, qui ont dénoncé votre œuvre comme un crime contre la patrie. Ils ont découvert que vos satires ridiculisent la Révolution.

Boulgakov- En Union Soviétique, toute véritable satire est poursuivie comme un délit... (*Il se reprend ; il barre*) ... comme un crime... (*Il se reprend ; il barre*) ... comme un acte terroriste. Mais je ne renoncerai jamais à la satire. Pratiquer la satire, c'est pénétrer dans des zones interdites. Il n'y a pas de zone interdite pour un véritable artiste.

Boulgakova- Ne faites pas l'innocent. Vous avez publié à l'étranger des textes qui se moquent de notre peuple.

Boulgakov- A Prague, des exilés ont édité *La Garde blanche* en changeant la fin... Ils ont publié en mon nom des mots que je n'aurais jamais écrits.

Boulgakova- Vous allez nier aussi que dans votre pièce *La Fuite* vous défendez les ennemis de la Révolution.

Boulgakov- Je suis un écrivain, pas un politique.

Boulgakova- Vous êtes apolitique ? Vous croyez vraiment qu'il est possible d'être neutre ? Regardez-moi quand je vous parle, Boulgakov. Dans un monde où l'injustice domine, se prétendre impartial, n'est-ce pas tout simplement du cynisme ? Regardez-moi dans les yeux, monsieur l'apolitique : vous croyez sérieusement n'avoir aucune responsabilité envers le peuple ?

Boulgakov- Je veux être utile à mon peuple. Mais comment l'être si tous les théâtres exécutent, à l'unisson, un ordre de Staline : « Qu'il ne reste pas trace de Boulgakov sur la scène soviétique » ?

Boulgakova- Comment vous pouvez dire une chose pareille ? Je suis votre plus fidèle spectateur. Vous savez que j'ai vu quinze fois *Les Jours des Tourbine*, huit fois *L'Appartement de Zoïka* ? Mes mains faisaient résonner des applaudissements à travers tout Moscou.

Boulgakov- Vous avez rayé mon nom du théâtre soviétique. Vous m'avez anéanti.

Boulgakova- Je peux réciter des scènes entières de vos pièces. « Dimitri, les ouvriers sont en train de salir avec leurs bottes le marbre de l'escalier ! Qui a enlevé le tapis ?! Marx n'a quand même pas interdit de couvrir de tapis les escaliers ?!! »

Boulgakov- (*Explosant*) Et maintenant, comme si ma destruction était un objectif de longue date, vous vous délectez de mon anéantissement... (*Il s'arrête d'écrire et fait front à la femme, qui continue de réciter*) Vous assistez à mon anéantissement avec un immense bonheur ! Vous avez réussi, camarade ! A ce qu'il n'y ait pas le moindre coin dans ce pays pour une personne comme moi !

S'apercevant que Boulgakov est hors de lui, la femme quitte son rôle. Pause.

Boulgakova- Allons nous promener. (*Elle le touche amoureusement*) On trouvera encore l'orchestre sur le boulevard. Depuis quand nous n'avons pas dansé ? (*Elle l'invite à danser. Mais il ne la suit pas*) Ça te ferait du bien de sortir, Mikhaïl. De voir des gens.

Boulgakov- Je ne veux voir personne, et je veux n'être vu de personne. Grâce à la presse de Staline, tout Moscou me désigne du doigt. Pourquoi est-ce qu'il me rabaisse comme ça ? Pourquoi il m'humilie de cette manière ?

Boulgakova- Oublions Staline. Nous n'avons pas besoin de son autorisation pour être heureux.

Elle le touche ; elle veut qu'il sorte dehors. Mais Boulgakov retourne à sa lettre.

Boulgakov- Vous avez réussi à ce qu'il n'y ait pas le moindre coin en Union Soviétique pour une personne comme moi.

Il guette la réaction de sa femme. Mais elle se refuse à être encore une fois Staline.

Vous avez réussi à ce qu'il n'y ait pas le moindre coin en Union Soviétique pour une personne comme moi. Vous avez fait de moi un hors-la-loi. Un criminel.

Boulgakova- Vous vous plaisez à sucer les blessures, Boulgakov. Vous n'êtes capable d'aucune pensée positive ?

Boulgakov- Pour moi, ne pas pouvoir écrire revient à être enterré vivant.

Boulgakova- N'exagérez pas, Boulgakov. Evidemment que vous pourriez faire un autre type de travail.

Boulgakov- Il y a encore un an, le matin j'enseignais le théâtre dans une école ; l'après-midi je remplaçais les acteurs malades du Théâtre de Stanislavski ; le soir, ceux du Théâtre de la Jeunesse Ouvrière. Quand je rentrais chez moi, j'essayais d'écrire, jusqu'à en tomber de fatigue... Aujourd'hui, on considère que je ne suis même pas digne de ces travaux. Mon nom est devenu si détestable qu'on reçoit mes demandes d'emploi avec frayeur. Editeurs, metteurs en scène, tous s'écartent de moi comme d'un pestiféré... Sans mon épouse, je mourrais de faim. Camarade Staline, j'en appelle à votre altruisme. Si je ne puis être d'aucune utilité à mon pays, je vous demande d'être autorisé à abandonner l'Union Soviétique en compagnie de mon épouse... *(Pause. Elle ne répond rien)* Mais si vous considérez que je dois vivre en Union Soviétique... *(Pause. Elle ne répond rien)* je vous demande la liberté de publier et de